

CHOSSES VÉCUES...

SEPTIÈME LETTRE:

Le sens de la destruction (suite).

Passons à la thèse suivante.

Les processus destructifs engendrés par la guerre, commencée en Russie et qui se déroulant aujourd'hui sur une échelle mondiale, confirment de façon décisive la conception révolutionnaire de l'histoire humaine contemporaine. Se moquant cruellement de toutes les rêveries sociales doucereuses, de tous les calculs ou schémas politiques bénins, édifiés par les sages bourgeois ou mi-bourgeois, de toutes les constructions intermédiaires ou «*paisibles*», ces processus ne laissent plus rien subsister des théories pseudo-«*évolutionnistes*»: réformistes, graduellistes, pacifistes, etc... Par des traits fermes et déterminés, ils établissent la nécessité, la légitimité historiques de la révolution comme point de départ du progrès de nos jours.

Les archi-sages démocrates de toutes les couleurs (y compris une bonne partie de la social-démocratie) et, avec eux, nombre de gens simplement myopes, se hâtent de tirer des événements russes la conclusion inverse. L'opinion se répand que la faillite du bolchevisme, que l'échec de la révolution russe, que l'impuissance absolue de celle-ci de venir à bout de la destruction et de réaliser la construction nouvelle démontrent l'absurdité et la stérilité d'une révolution et, partant, la justesse et la fécondité du principe «*évolutionniste*». Bien entendu, les démocrates «*purs*» renient la révolution en général et sont enclins à voir dans la démocratie le dernier mot de la sagesse historique, tandis que les socialistes, en rejetant surtout la «*révolution du jour*», trouvent dans l'expérience russe la preuve irréfutable de leur formule: ce n'est qu'à travers la démocratie que passe le véritable chemin du socialisme. D'une façon ou d'une autre, la nécessité historique prochaine de la démocratie, au lieu d'une révolution - telle est la déduction que l'on fait couramment des événements de Russie,

Quant à ce qui est prouvé par l'«*échec*» de la révolution russe, nous en parlerons ailleurs.

Mais en ce qui concerne la justesse et la fructuosité historiques du démocratisme, il suffit d'observer attentivement les choses de partout pour arriver, précisément, à la conclusion opposée: la faillite historique de la démocratie, son absurdité et sa contradiction flagrante avec les voies réelles de l'évolution humaine sont démontrées.

Rappelons, d'abord, que ce ne fut pas le bolchevisme seul qui, étant mis à l'épreuve pratique, «*fit faillite*» dans la révolution russe. Avant lui, ce fut le démocratisme qui démontra à l'œuvre d'une façon foudroyante, son impuissance absolue: un démocratisme large et élastique, enfanté par la révolution, acclamé par les plus vastes masses de la population, jouissant de toute la fraîcheur juvénile, et nuancé d'une tendance socialiste avancée... Quel champ riche d'action et de succès s'étendait, paraissait-il, devant ce jeune démocratisme arrivé au pouvoir, s'il correspondait à la marche réelle de l'histoire, aux voies véritables du progrès!... Oui, si la démocratie, la coalition, etc... étaient les vraies étapes historiques actuelles, si toutes ces idées et institutions répondaient à la vérité pratique, - alors, étant devenus maîtres absolus de la situation, elles auraient fait éclater cette vérité et ne se seraient pas montrées si impuissantes en Russie. Fortes de leur vérité, elles auraient facilement fortifié leurs positions, auraient sans peine organisé les forces nécessaires pour surmonter les difficultés; elles se seraient épanouies en une fleur splendide et auraient porté un fruit entier. Si le démocratisme était destiné à vivre, s'il représentait la voie véritable du progrès ultérieur, - la vie aurait marché avec lui et l'aurait soutenu.

Or, que voyons-nous en réalité? Le démocratisme se montra en Russie juteux et impuissant jusqu'au ridicule devant la révolution et ses problèmes de création, de progrès, La vie marchant en avant le rejeta et alla son chemin. Donc, où sont-elles les preuves de la fertilité et de la justesse historiques de la démocratie?

Si le démocratisme est le véritable élément créateur progressif de l'histoire contemporaine, si c'est à travers lui que passent les voies historiques, - alors, pourquoi, donc, ce démocratisme arrivé au pouvoir en Russie, ne sut-il pas arrêter la destruction, féconder la révolution, unir autour de lui toutes les forces agissantes, et amener à un effet positif? N'est-il pas clair que ce n'est point lui qui répond aux palpitations du pouls historique actuel, et que ce n'est point lui qui représente la force créatrice et progressive du processus historique?

On pourrait nous observer qu'en Russie, la faute en incombait aux circonstances particulières créées par la guerre, la ruine et le bolchevisme; qu'en Russie, le terrain n'était pas préparé à la démocratie; que cette dernière s'y était installée, non pas d'une façon naturelle et organique, mais, justement, en une révolution - subitement, brusquement... C'est pourquoi elle échoua et fut temporairement balayée...

Abandonnons la Russie. Arrêtons-nous aux autres pays.

N'est-ce pas la même chose que nous voyons en Autriche, où le démocratisme, parfaitement préparé et élevé durant de longues années, se montra également incapable de se rendre maître du processus historique, de devenir un élément de progrès, de ramasser, d'enthousiasmer et de mettre à l'œuvre les forces créatrices, de liquider la destruction, et d'ouvrir une ère constructive! La marche des choses ne dépassa-t-elle pas, là aussi, le démocratisme impuissant, - il réalisant, à sa place, la révolution (brisée ensuite, par la réaction)!

Où nous dira, peut-être, que l'Autriche avait été trop dévastée par la guerre, que les conditions y étaient aussi anormales qu'en Russie.

Mais encore plus typique est l'Allemagne - ce pays de discipline, d'endurance et d'organisation; pays de modération et de réformisme enraciné; pays classique de la vieille social-démocratie, richement développée et merveilleusement organisée. La guerre n'y amena pas une telle ruine qu'en Russie ou en Autriche. La petite «révolution» bien mesurée passa on ne peut plus aisément et sans douleur. La démocratie, organiquement préparée, s'installa confortablement et souverainement. C'est depuis 4 ans qu'elle y reste au pouvoir. Durant ce laps de temps, elle aurait pu ici, plus que n'importe où, démontrer sa conformité, organiser autour d'elle toutes les forces indispensables - pour la renaissance et la création.

Eh bien! ici, au moins, s'est-elle rendue maîtresse de la situation? Le processus historique se montra-t-il d'accord avec elle? A-t-elle résolu le problème, est-elle venue à bout de la destruction? A-t-elle réalisé les tâches constructives de l'époque?

La réponse est devant nous. Ici, comme ailleurs, la coalition démocratique se montre impuissante et en plein désaccord avec la marche réelle des choses. Ici, comme partout, la démocratie s'affirme incapable de résister au processus de la destruction déchaînée poussant à la révolution et, parallèlement, à la réaction qui, sous ses yeux repoussent la démocratie et s'emparent de plus en plus résolument du champ d'action. Nous assistons ici au déplacement du front de lutte entre le Travail et le Capital - déplacement typique pour notre époque et pour l'impuissance du démocratisme. Se détachant, tous les jours davantage, de la démocratie et du gouvernement dans lesquels elles perdent leur dernière confiance, les masses travailleuses s'orientent à gauche, prenant la voie de l'action révolutionnaire directe. D'autre part, les éléments réactionnaires et bourgeois se groupent et se préparent à l'action également en dehors de la démocratie, de l'État, du pouvoir, ne leur prêtant pas, non plus, trop de confiance. Ainsi, les forces en lutte sont attirées vers les points extrêmes. Les adversaires se rangent face à face, et le front de la bataille se forme derrière le dos de la démocratie. Que fait-elle? Se trouvant entre deux feux, ne sachant ni n'osant satisfaire aucune des deux parties, elle est de plus en plus écartée de l'arène. La lutte des classes en guerre, la lutte pour l'évolution ultérieure, prend un caractère de plus en plus immédiat. Il ne reste à la démocratie - cette belle intermédiaire - qu'à s'éliminer, vu son inutilité historique... Ainsi, en Allemagne également, la vie s'oriente non pas sur la voie de la renaissance démocratique, mais sur celle de la lutte directe entre la révolution et la réaction. Donc, ici également - c'est la révolution qui mûrit fatalement.

On nous dira qu'un tel état de choses en Allemagne s'explique facilement par sa situation exclusivement pénible de vaincu, par l'acte terrible de réparations, etc...

Eh bien! et la «victorieuse» Italie? Il n'y existe ni réparations, ni contributions, ni chute catastrophique du mark. Et ce n'est pas en vain que les événements de ce pays ont ébranlé le monde et agité tous les esprits - en premier lieu les esprits «démocratiques». Les démocrates ont bien senti le vrai danger. Car, qu'est-ce

que le fascisme C'est avant-tout l'écroulement du château de cartes de la démocratie. C'est le prologue, c'est le fantôme de la révolution, c'est même la révolution elle-même, quoique commencée par le bout non habituel. Et, cependant, l'Italie était, depuis longtemps, le pays d'un démocratism bien développé et paraissant solide. Or là aussi, le «milieu» est rejeté et piétiné, ceci sans aucune résistance de sa part. La aussi, l'histoire se fraye une voie destructivement révolutionnaire, Là également, les forces en lutte abandonnent la zone neutre et occupent leurs positions de combat, tandis que tout ce qui est intermédiaire - tout ce qui est «démocratique» ou «socialiste» - se montre piteux et impuissant jusqu'au ridicule. Là comme ailleurs, ce n'est point à la démocratie que l'histoire impulse la tâche du mouvement en avant, mais à la lutte immédiate entre la réaction et la révolution. Là aussi, c'est le principe de la révolution qui triomphe.

Et si les événements dans divers pays font actuellement parler d'un fascisme mondial, cela illustre et souligne, on ne peut mieux, notre thèse. Oui, le fascisme est un phénomène universel. C'est le début de la ruine de la démocratie mondiale. C'est l'aveu, par le monde bourgeois lui-même, de la loi révolutionnaire, C'est le résultat - et le levier en même temps - de la destruction générale appelant cette révolution. C'est le commencement de la fin du monde capitaliste, la première heure de son agonie...

Souvenons-nous, à ce propos, que même aux États-Unis d'Amérique - dans ce pays «démocratique» par excellence - la lutte véritable pour l'avenir entre le Travail et le Capital prend, de plus en plus, un caractère direct, se manifeste, de plus en plus souvent, en collisions orageuses, et s'éloigne les jours davantage, du chemin battu du démocratism, malgré que ce dernier cherche avec toujours moins de succès, à adoucir cette lutte.

Il est à se demander si, dans un proche avenir, nous n'assisterons pas à la chute de la démocratie, même en Angleterre - ce pays du démocratism et du réformisme classiques.

Car le fascisme, c'est un signe des temps, c'est la voix propre de l'histoire, c'est la lutte serrée qui s'amène. C'est un corps à corps mortel qui s'approche...

Tel est le sens des événements.

Si l'œuvre de progrès n'exigeait pas aujourd'hui une révolution, si la démocratie était la porteuse du progrès contemporain, alors la destruction universelle aurait été ou prévenue, ou bien rapidement surmontée par elle. Or cette destruction non seulement s'est produite mais elle est allé si loin que sans une révolution rénovatrice, il n'est pas possible d'en finir.

Si la démocratie était aujourd'hui la force historique progressive - elle n'aurait, certes, pas cédé sa place si impuissamment ni à la réaction, ni à la révolution. Aussi, cette dernière ne pourrait pas être sérieusement envisagée.

Avant la guerre, la démocratie pouvait encore paraître être une force. La guerre dévoila déjà toute sa futilité, et traça sa faillite. Après la guerre, la démocratie s'installa dans quelques pays comme exprès pour démontrer définitivement sa futilité. Aujourd'hui, elle meurt. Car la vie s'est mise résolument en mouvement La vie se précipite en avant. Et voici que les forces ténébreuses du passé se dressent à sa rencontre; elles aspirent à maîtriser cette vie qui, enfin, brise ses chaînes: elles cherchent à lui faire rebrousser chemin... Dans cette lutte, la démocratie n'a pas de place. Elle se montre superflue, ne pouvant aider ni aux uns ni aux autres. N'étant, elle-même, ni froide ni chaude elle est - selon le dicton ancien - bannie de la vie.

Au même instant ou tant d'hommes, cherche une issue de cul-de-sac, se cramponnent de nouveau, avec leur myopie habituelle, à la démocratie, c'est la démocratie qui s'écroule sur une échelle universelle, et c'est la grande révolution qui s'amène. C'est le dernier corps-à-corps entre le monde naissant et le monde périmé qui est imminent.

Ce n'est pas avec le baume doux de la démocratie, mais avec le glaive flamboyant de la révolution que le problème du progrès humain ultérieur est en train d'être tranché. Tout ce qui se trouve au milieu, tout ce qui se place au travers de cette lutte immédiate, - devra s'écarter, foudre, disparaître...

La ruine complète de la démocratie et le remblaiement du terrain de tous ses débris pour la bataille directe et décisive: tel est le mot d'ordre de nos jours.

Les démocrates nous diront, peut-être, que leur temps est encore à venir, et qu'ils se rendront encore maîtres de la situation... Une telle affirmation ne serait qu'une hypothèse. Or, nous devons rester sur le terrain des faits qui disent autre chose.

Nous connaissons d'autres hypothèses aussi. Ne nous dit-on pas que s'est la croissance de l'instruction, de la culture, de la technique qui est la seule voie juste du progrès? Ne nous affirme-t-on pas que l'humanité périssante doit patiemment attendre les résultats du lent travail scientifique, et que le salut ne peut venir que de ce côté. Mais l'instruction, la culture, la technique ou la science, peuvent-elles effectivement avancer et pousser la vie en avant dans une société en pleine décomposition?... Et ceux qui périssent, peuvent-ils se consoler au moyen des hypothèses? Peuvent-ils attendre? L'Histoire répond négativement.

C'est par la voie révolutionnaire que l'histoire de nos jours est en train d'avancer. A cette heure, précisément, nous entendons ses pas sonnants. C'est par les sentiers d'une destruction implacable que la véritable révolution approche.

Les démocrates eux-mêmes se rendent compte de cette vérité. Parfois, ils se plaignent amèrement de leur impuissance. Mais ils peuvent, tant qu'ils veulent, se lamenter de ce que les événements ne suivent pas leur schème. L'histoire n'entend pas les doléances humaines!...

Non! Ni les libéraux ni les démocrates ne maîtriseront plus les éléments déchaînés. Ils n'arrêteront pas le processus destructif qui commence en Europe - de même qu'ils ne purent pas l'arrêter en Russie. Ils ne feront pas renaître l'Autriche. Ils ne rétabliront pas l'Allemagne (non, non, ils ne réussiront pas à faire monter le mark allemand!). Ils ne feront pas entendre raison à l'Italie. Ils ne tueront pas le fascisme, ils n'apaiseront pas la France, ne câlineront pas l'Angleterre, ne tranquilliseront pas la Turquie... Ils n'obtiendront pas leur «*évolution*»! Ils ne verront nulle part les gouvernements «*raisonnables et adroits*»! Ils ne feront pas revenir l'ère de la stabilité, de la «*paix*», de la «*prospérité*», quels que soient leurs efforts... N'y a-t-il pas, déjà, plusieurs pays où l'on est tellement habitué à l'instabilité de la vie qu'on ne s'en rend plus compte? Ce n'est que par moment, en jetant un coup d'œil en arrière, dans le passé encore récent, que les gens saisissent toute la différence énorme entre la psychologie d'alors et celle d'aujourd'hui. L'instabilité qui devient générale et coutumière, c'est le phénomène typique de nos jours.

L'impuissance manifeste de la démocratie démontre définitivement toute la vanité de ses constructions.

Or, si ce n'est pas à la démocratie qu'il incombe de résoudre le problème de l'époque, à qui est-ce alors? Où est donc l'issue?

La faillite complète de la démocratie, c'est le meilleur signe de l'arrivée de l'époque de la révolution sociale.

Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, l'évolution pacifique ne se réalise nullement.

Ce n'est pas une évolution ultérieure graduelle, mais une révolution orageuse, qui est la méthode du progrès contemporain, nous disent les faits.

Ce n'est pas une réussite démocratique croissante, mais une réaction aveugle et, partant, une lutte révolutionnaire contre celle-ci, clament les événements.

A la révolution! appelle tout ce qui nous entoure.

Une révolution est nécessaire, affirme l'histoire.

Révolution sociale, dit l'époque.

Car, il n'existe pas aujourd'hui une autre force qui puisse conduire plus loin l'histoire, humaine.

L'aveu décisif de ce fait, ce fut le grain. Le commencement de vérité possédé par les bolcheviks. (Bien entendu, le commencement, pas plus. Comme la liberté, la vérité est indivise. En en admettant une partie et en dénaturant l'autre, les bolcheviks finirent par transformer en mensonge la vérité tout entière). Dans une certaine mesure, ils ont pu saisir le vrai pouls de l'époque. C'est là, précisément, la raison générale fondamentale de leur succès. Il faut en tenir compte si l'on veut apprécier les événements d'une façon juste.

Quant à ce qu'ils réussirent, malgré la fausseté de leur chemin postérieur et la mutilation complète de la vérité, - à monopoliser ce succès et à écraser les autres courants d'idées révolutionnaires également, ce fait a ses raisons spéciales dont nous reparlerons par ailleurs, en même temps que de la persistance du régime bolcheviste en Russie.

L'histoire «*adopta*» les bolcheviks car ils avaient entendu son appel; ils n'ont pas eu peur de la révolution, de la destruction; ils allaient à la rencontre de l'une et de l'autre; ils s'orientaient vers la révolution, lui prêtaient leur concours. Et voici: tant que leur œuvre coïncidait avec la vérité historique, tant qu'ils avaient saisi le pouls de l'histoire, le sens de l'époque, le souffle de la révolution, la vie leur donna raison et marcha avec eux.

Mais, ayant compris une partie de la vérité, ils n'en ont point compris l'autre. Ayant conçu la nécessité de la révolution, ils n'ont pas su voir qu'elle devait être cette révolution. Ils rejetèrent la voie juste de la construction révolutionnaire; ils empêchèrent eux-mêmes la réalisation immédiate du processus créateur. Par cela même, ils rompirent avec la vérité. Et ayant pris le chemin faux, ils s'égarèrent. Et voici: déjà ils ne marchent plus de pair avec l'histoire; déjà, ils perdent leur force et leur raison d'être... Déjà, ils échouent...

Oui, ils échouent. Mais, ce qui est le plus caractéristique, c'est qu'ils n'échouent nullement dans le sens habituel d'une liquidation violente de la révolution et d'un avènement de la réaction. Ce qui est le plus typique, c'est que s'étant séparé de la vérité, ayant fait faillite, les bolcheviks n'ont, cependant pas trouvé des remplaçants du côté droit. Nous ne voyons en Russie ni «*le général sur un cheval blanc*» ni le démocrate «*avec le rameau de la paix*». Dans ce sens, la révolution russe n'est ni brisée ni tuée. Elle n'est qu'affaiblie. S'étant engagée dans un cul-de-sac, elle n'a, cependant, pas rebroussé chemin. Elle s'est arrêtée sur le point mort, comme si elle attendait quelque chose qui lui permette de reprendre la voie juste et de se remettre en marche - en avant. Sous ce rapport, précisément, la révolution russe ne ressemble ni à celle de 1789 ni à la *Commune de Paris* auxquelles on la compare souvent. La réaction ne réussit pas à la briser. Ce phénomène extrêmement caractéristique n'a qu'une seule explication: historiquement, la réaction n'a pas de chair aujourd'hui; elle est privée de jus vitaux; elle n'est pas possible d'une façon sérieuse. Ce ne sont que des accès convulsifs qui restent encore à sa disposition. La vie s'est mise en route - en avant - tout entière. Ainsi, les bolcheviks étaient devenus maîtres de la situation car leurs premiers pas répondaient à la vérité générale. Et s'ils gardent leur place jusqu'à présent, c'est, au fond, grâce à ce que cette vérité est prête aujourd'hui de se réaliser sur une échelle mondiale. La vitalité générale de la révolution s'étant heurtée contre le mur du bolchevisme, créa en Russie (et aussi en Europe) une situation d'attente. Mais l'issue ne peut se trouver qu'en avant. La Russie et l'Europe attendent un nouveau bond de la révolution. La réaction et la destruction y mènent. Et si, même, la contre-révolution gagnait en Russie - son avènement serait passager.

Il est indéniable que sous l'influence des résultats des essais russes, un certain refroidissement a remplacé l'enthousiasme récent des vastes masses travailleuses. Nombreux sont ceux qui y voient un signe négatif parlant contre toute appréciation révolutionnaire de l'époque - contre toute possibilité d'une révolution sociale de nos jours. Nous traiterons bientôt en détail, la question de la révolution sociale, des masses et de leur rôle dans la révolution. Mais notons ici-même qu'à notre avis, ce refroidissement n'a rien de commun ni avec une déception ni même avec une apathie. Les masses se trouvent aujourd'hui à un carrefour. C'est un état de réflexion qui ne tend nullement ni vers le chemin de la réaction ni vers celui de la démocratie. Ces hésitations des masses ne nous alarment pas. Nous attendons leurs résultats.

Il nous reste à observer (nous traiterons cette question en détail lorsque nous parlerons du rôle de la violence dans l'histoire) qu'à part les illusions démocratiques, les événements en marche portent aussi un coup foudroyant aux conceptions de l'anarchisme pacifique - que ce soient la doctrine tolstoïenne ou d'autres théories individualistes semblables.

Je me souviens, à ce propos, d'une rencontre fugitive, fin 1919, avec un camarade sibérien âgé, trapu et barbu arrivé de la Sibérie lointaine à Moscou dans un but peu ordinaire.

«*J'étais, - nous dit-il, - tolstoïen; mais, depuis un certain temps, Tolstoï et Bakounine se battent péniblement dans mon âme... Je suis venu pour tout l'hiver à Moscou. Ici je trouverai bien les livres, les copains et le temps libre nécessaires...*».

Bientôt, j'ai quitté Moscou. Je ne sais pas de quelle façon le camarade a résolu la question, Je ne sais pas lequel des deux l'emporta dans son âme... Mais je sais bien qu'une lutte semblable se passe aujourd'hui

dans l'âme de pas mal de gens. Je sais que le résultat négatif de la révolution russe rejette certains camarades, trop hâtivement, vers le tolstoïsme. Et je sais que les événements qui se déroulent autour de nous, disent clairement; c'est Bakounine qui a raison.

Dans le fracas du vieux monde tombant en poussière, dans le bruit des tempêtes aveugles déchaînées secouant les sociétés humaines contemporaines, devant les bouleversement et les métamorphoses sociales formidables où se décident les destinées de l'humanité, et dont nous ne pouvons pas nous écarter en nous lavant les mains, - combien impuissantes et insignifiantes paraissent toutes ces conceptions idylliques du perfectionnement moral de soi-même!... M'absorber dans mon «*moi*»... Me perfectionner moi-même et, par l'exemple personnel, perfectionner les hommes et la vie... N'est-ce pas de la même manière que le problème est résolu par l'autruche ingénue lorsqu'elle cache sa tête sous l'aile pour se «*sauver*» ainsi des dangers pressants?... Ou encore - n'était-ce pas de la même façon que les anciens moines tranchaient la question en se retirant des tentations du monde dans la sainteté de la réclusion, dans le calme du couvent? Et n'avaient-ils pas mille fois raison, les chrétiens «*agissants*» qui prétendaient qu'il n'est guère possible de sauver le monde, de le «*surmonter*» autrement qu'en y restant, et non pas en s'en retirant?... Certes, la révolution sociale n'est pas une idylle ni une mélodie sainte. Parfois, sa face est redoutable. Elle a bien ses péchés, ses horreurs, ses abîmes, ses précipices... Mais on ne peut la «*surmonter*», l'épurer du mal, la transformer en bien, autrement qu'en l'acceptant et en y participant activement. Certes, l'élévation morale de soi-même, la simplicité de la vie, un travail sain, l'exemple individuel, une commune agricole amicale, - tout cela sont de belles choses qui ont leur valeur. Personne ne les renie. Mais seules, elles sont plus qu'insuffisantes. Leur rôle, à elles-mêmes, est plus qu'insignifiant. Les reconnaître - ne doit pas faire rejeter le reste. Or, c'est justement dans cette faute que tombent leurs apôtres: ils considèrent comme superflues - même pernicieuses - les autres forces indispensables, et les repoussent. C'est dans cette tendance des conceptions de perfectionnement individuel vers un exclusivisme étroit, vers une négation monastique «*du monde et de son mal*», - c'est dans la méconnaissance du rôle énorme des autres facteurs fondamentaux de l'évolution humaine que gît leur erreur; erreur qui réduit le grand mouvement social à une homéopathie piteuse, à l'application des pilules sucrées là où besoin est, tout d'abord, d'une lancette tranchante de chirurgien, à des constructions «*de cellule*» dont la nullité en face des événements est évidente.

Les ruisseaux, comme les rivières, ont leur importance. Mais les océans, sont-ils inutiles? Les uns et les autres ne sont-ils pas liée entre eux? Les ruisseaux, existeraient-ils sans les océans? N'est-il donc pas absurde de nier l'océan et d'exiger la substitution de ses mouvements puissants et nécessaires par le murmure des ruisseaux à peine perceptibles?...

Les événements nous disent de vive voix qu'en dehors de la révolution, il n'y a pas de salut; que sans une révolution, il ne peut être question ni d'une construction, ni d'une société, ni d'une humanité nouvelles. Les échecs doivent non pas nous écarter de la révolution, mais nous apprendre à éviter à l'avenir les déviations admises dans le passé.

Seuls les mouvements universels des masses océaniques du labeur, seule la révolution sociale anéantissant tout, brisant avec des coups de tonnerre - coup sur coup - le vieil édifice et entamant la construction du nouveau sur une place déblayée sont à même de donner au progrès humain un élan actif. Ainsi parle l'Histoire. Et la grande destruction de nos jours est le commencement de ce formidable processus mondial.

Novembre 1922.

VOLINE.
